

# Le printemps

C'est l'aurore et c'est l'avril,  
Lui dit-il,  
Viens, la rosée étincelle.  
– Le vallon est embaumé :  
Viens, c'est mai  
Et c'est l'aube, lui dit-elle

Et dans le bois abritant  
Un étang,  
Où les chevreuils viennent boire,  
Ils sont allés, les heureux  
Amoureux,  
Suspendre leur balançoire.

Gaîment ils s'y sont assis,  
Puis Thyrsis  
Prit les cordes à mains pleines ;  
Et voilà qu'ils sont lancés,  
Enlacés  
Et confondant leurs haleines.

Daphné, près de son ami,  
A frémi  
D'entendre craquer les branches,  
Et, prise d'un rire fou,  
Mis au cou

Du brun Thyrsis ses mains blanches.

Mais, fier du fardeau léger,  
Le berger  
La regarde avec ivresse  
Et presse le bercement  
Si charmant  
Qui lui livre sa maîtresse.

Elle a son seul point d'appui  
Contre lui,  
Qui touche ce que dérobe  
L'écharpe qu'un vent mutin  
Du matin  
Fait flotter avec la robe.

Leurs beaux cheveux envolés,  
Sont mêlés.  
Ils vont, rasant les fleurettes  
De leurs jeunes pieds unis ;  
Et les nids  
Là-haut sont pleins de fauvettes.

– Un baiser sur tes cheveux,  
Je le veux  
Et je veux que tu le veuilles.  
– Non, berger, car les grimpants  
Ægipans  
Sont là, cachés sous les feuilles.

– Un baiser, – qu'il soit moins prompt ! –

Sur ton front,

Sur ta bouche qui m'attire !

– Non, berger. N'entends-tu pas

Que là-bas

Déjà ricane un satyre ?

Ainsi l'ingénue enfant

Se défend

Et veut détourner la tête ;

Mais, pour augmenter sa peur,

Le trompeur

Fait voler l'escarpolette ;

Et craintive, et s'attachant

Au méchant

Qui lâchement en profite,

La vierge au regard divin

Bien en vain

L'adjure d'aller moins vite.

Mais déjà le bercement

Lentement

S'affaiblit et diminue.

Les enfants se sont assez

Balancés,

Mais leur baiser continue.

Où ce jeu les mène-t-il ?

Très subtil

Est Éros, riveur de chaînes,  
Et, dans le taillis en paix,  
Très épais  
Le gazon au pied des chênes.

Sur l'écorce des rameaux  
En deux mots  
Plus d'une idylle est écrite,  
Et sous les myrtes de Cos  
Les échos  
Savent par cœur Théocrite.

François Coppée (1842–1908)